

TOMBES ET RITES FUNÉRAIRES EN PAYS FALI (NORD CAMEROUN)

Jean-Gabriel GAUTHIER

RÉSUMÉ

Sépultures et rites funéraires sont souvent considérés comme autant d'éléments spécifiques d'une culture dont ils comptent parmi les caractères les plus significatifs. Dans cette optique seront d'abord présentés les différents types de sépultures du pays fali en faisant une plus large place aux sépultures anciennes. Ensuite seront évoquées les croyances des Fali sur la mort et la survie. Enfin, dans une perspective historique, on tentera de définir la nature et d'évaluer l'importance des différents apports culturels tels qu'ils peuvent être appréhendés à travers les observations ethnologiques et les fouilles archéologiques.

Mots-clés : archéologie, ethnologie, histoire, Fali.

ABSTRACT

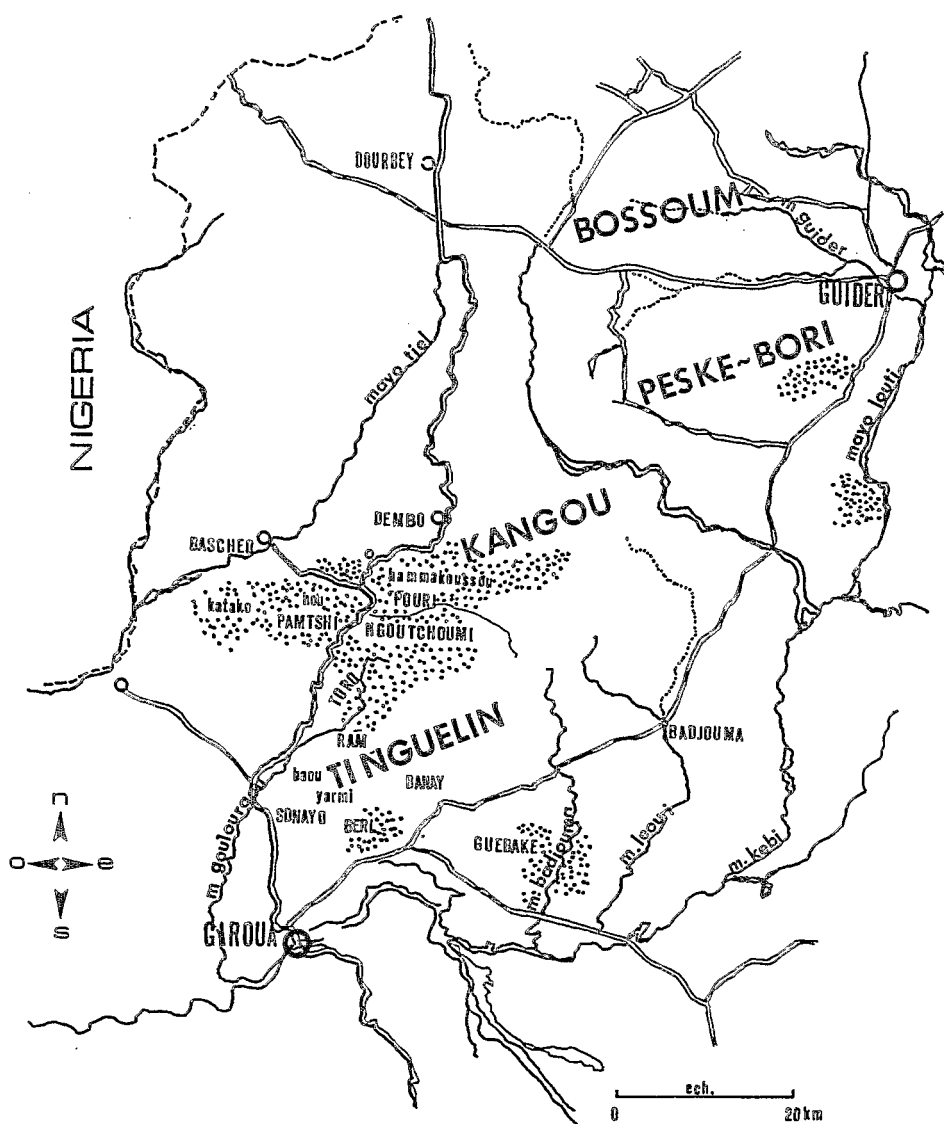
TOMBS AND FUNERALS IN FALI LAND (NORTH CAMEROON)

Burials and sepulchral rituals are often considered as some of the most significant cultural elements. Different types of burials in the Fali country will be presented here, with a peculiar attention to the earliest burials. We shall then consider the religious beliefs about death and survival. At last, with an historical perspective, we shall try to define the origin, the nature and the importance of the different cultural influences.

Keywords : Archeology, Ethnology, History, Fali.

*
* *

Sépultures et rites funéraires sont parmi les caractères les plus significatifs et les plus pérennes d'une culture. Significatifs, parce qu'ils sont la traduction concrète d'une pensée religieuse. Pérennes, dans la mesure où certains aspects se perpétuent à travers les générations. La difficulté, évidemment, tient à leur mise en évidence. Les différents types de sépultures du pays fali seront ici présentés, en faisant une plus large place aux sépultures anciennes. Ensuite seront évoquées les croyances des Fali sur la mort et la survie. Enfin, dans une perspective historique, je tenterai de définir la nature et d'évaluer l'importance des apports culturels tels qu'ils peuvent être appréhendés à travers les recherches archéologiques et les études ethnologiques.



Carte du pays fali

1. Le pays et les hommes

Le pays fali occupe une superficie de l'ordre de 2500 km², entre les 9°20' et 10° de latitude Nord, les 13° et 13°50' de longitude Est, approximativement à 300 km au sud du lac Tchad. C'est une région de montagnes dont l'altitude varie entre 200 et 2000 m. Dans sa partie la plus méridionale, quelques kilomètres seulement le séparent de la ville de Garoua. Il est naturellement limité par des cours d'eau : au nord le Mayo Guider, au sud la vallée de la Bénoué, à l'est le Mayo Louti, et à l'ouest enfin par le Mayo Tiel, et le Mayo Gouloungou. Il comprend quatre régions qui sont du nord au sud : le Bossoum, le Peské-Bori, le Kangou et le Tinguélin. Leurs noms, qui recouvrent par ailleurs autant d'entités dialectales, servent également à distinguer entre eux les Fali qui les occupent, et qui malgré un fond culturel commun, une même langue, une même religion, des structures socio-politiques semblables, le sentiment d'une seule appartenance ethnique, n'en présentent pas moins chacun des caractères très distincts (origine historique, littérature orale, rituels particuliers, etc.). Au nombre de 30000 environ en 1990, animistes, encore assez peu touchés par le christianisme et par l'islam, ils constituent encore aujourd'hui un ensemble relativement homogène qui se différencie aisément des populations voisines. Cette étude sur les sépultures et les rites funéraires, bien que de portée plus générale, s'applique en premier aux Fali du Tinguélin, chez lesquels observations ethnologiques et fouilles archéologiques ont été plus particulièrement poussées.

2. Les sépultures anciennes

Elles diffèrent des tombes actuelles par deux ensembles de caractères. L'un tient au type de tombe, à son aménagement, son contenu, aussi bien ostéologique que mobilier. L'autre se rapporte au fait que les sépultures échappent à l'identification chronologique liée aux généalogies. Ce sont les tombes des "temps anciens" (*daga pehm*) qu'il est impossible de rapporter à la contemporanéité d'un personnage bien situé à l'intérieur d'une généalogie.

Les Fali distinguent trois types de sépultures anciennes dont deux appartiennent à la même culture *ngomna*. Ils correspondent à trois fractions chronologiques impossibles à préciser :

- les tombes des "hommes sans nom" (*gébu net-ninu tien*)
- les tombes des "*Ngomna*" dans lesquelles il convient de distinguer deux types :
 - . type I : les tombes en fosse ou sans abri dites *siptin bantia* "tombes creusées anciennes"
 - . type II : les tombes en jarre *gébu kipta* "tombes poteries".

2.1. Les tombes des "hommes sans nom"

Ces tombes se rapportent aux plus anciens vestiges archéologiques de la région. Les plus anciennes pourraient être ainsi être attribuées à la période néolithique qui se caractérise ici par la présence de haches polies.

Malheureusement, les tombes ne sont guère connues que par la tradition orale puisqu'aucune n'a pu être identifiée avec certitude. La découverte sporadique, à même le sol, au cours de travaux agricoles, d'éléments de parure en pierre, en particulier des grains d'enfilage de collier, mélangés à des restes osseux indéterminables, peut faire penser à des sépultures en fosse, aménagées à même le sol.

Le seul exemple dont il puisse être fait état concerne une sépulture découverte en 1965 dans une anfractuosité de rocher, sur la face ouest près du sommet de la montagne de Mpogma. A défaut de pouvoir connaître avec certitude la disposition du cadavre, les éléments visibles rendent vraisemblable une inhumation en terre rapportée, à l'intérieur d'un abri rocheux naturel. L'exiguïté de l'espace, qui exclut toute possibilité d'un dépôt de cadavre en position allongée, autorise à penser que le corps avait été tassé, replié, attaché peut-être, ou enveloppé dans une peau (comme le font actuellement les Kapsiki) ou une vannerie, avant que la fente de rocher ait été comblée de terre¹. Le mobilier funéraire comprenait des grains de collier en pierre dure, un pendentif en marbre ainsi que des rondelles en œuf d'autruche. La datation d'un tel ensemble, que l'on peut estimer antérieur à l'apparition des métaux, aurait apporté de précieux renseignements chronologiques. Malheureusement la saisie en douane de ces documents, et plus tard leur perte dans les Services Douaniers du Port de Garoua, nous privent, aujourd'hui encore, de cette connaissance.

2.2. Les tombes attribuées aux Ngomna

Type 1

La même incertitude pèse sur ce type de sépulture dont aucune fouille méthodique n'a permis de révéler la morphologie. Chaque fois nous n'en avons retrouvé que l'emplacement approximatif. Les ossements très fragmentés et le mobilier avaient, la plupart du temps, été dispersés au hasard de plusieurs tas de cailloux dont on débarrasse le sol pour le rendre plus propre aux cultures.

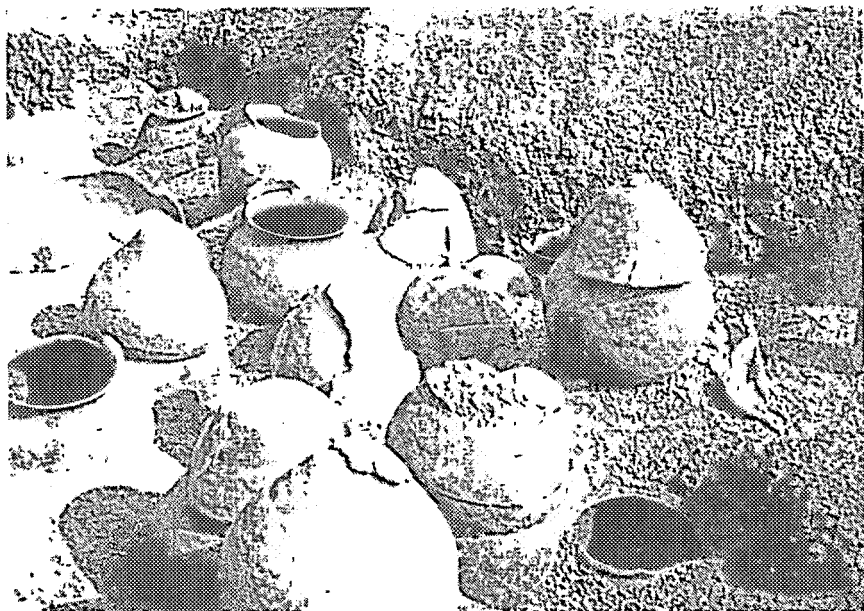
Deux tombes violées découvertes dans la montagne de Ngoutchoumi permettent néanmoins d'accorder quelque crédit aux divers récits des Fali les concernant. Elles contenaient, parmi des fragments osseux, des grains de collier en pâte de verre polychromes ainsi que, au niveau de l'emplacement occupé par la tête, une pierre plate polie de forme ovale enduite d'ocre rouge. La présence des perles de verre, vraisemblablement d'origine européenne, exclut leur ancienneté au-delà du XVI^e siècle.

Type 2 - Les tombes en jarres (gébu kipta)

Cette catégorie est de loin la plus importante par le nombre de sépultures mises au jour (212) et par l'intérêt archéologique qu'elles suscitent.

¹ Selon les dires du Yérima de Toro une tombe de ce type aurait été mise au jour dans une diaclase sur la face est de la montagne de Toro.

Les sépultures d'adultes se présentent d'une façon générale sous l'aspect d'urnes funéraires en terre cuite d'allure ovoïde plus ou moins ventrues avec, dans la plupart des cas, un col assez court. Les formes, dans l'ensemble, sont beaucoup plus lourdes que celles des jarres funéraires sao de la région péritchadienne. Les plus volumineuses atteignent 1,25 m de hauteur pour un diamètre d'ouverture de 0,50 m. Les dimensions moyennes sont comprises entre 0,60 et 0,90 m de hauteur et 0,40 m de diamètre. Les bords minces n'excèdent pas 2 à 3 cm d'épaisseur. Elles sont toutes faites d'une pâte rougeâtre, grossière, riche en grains de quartz.



*Urnes funéraires en place dans la nécropole **ngomna-são** des Dolu Koptu (Ngoutchoumi) XVIIIème et XIXème siècles. Etat en 1990.*

Quand le décor existe (décor digité, en impression de tissu, de vannerie, décor cordé, incisé ou bien avec des pastilles ou des macarons en applique, etc.) il n'intéresse que la partie supérieure de la poterie. La jarre inférieure, placée verticalement dans le sol, est fermée par un couvercle conique ou plus rarement par une autre jarre qui lui est opposée bord à bord, comme dans les sépultures sao "classiques". Les tombes sont isolées ou groupées à proximité de vestiges d'habitation, ou bien rassemblées en de véritables nécropoles pouvant compter jusqu'à plusieurs centaines d'unités, comme c'est le cas à Ngoutchoumi sur la colline du Dolu Koptu ("montagne des ossements").

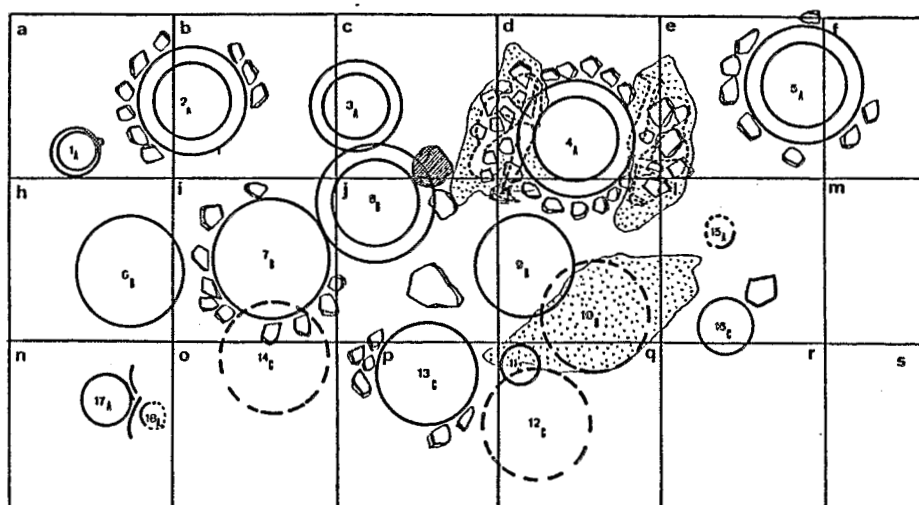
Tombes d'adultes et tombes d'enfants peuvent être mélangées sur un ou plusieurs niveaux, dans des cimetières dont l'organisation spatiale correspond à des données sociologiques difficiles à saisir. Parfois, les tombes semblent avoir été disposées sans ordre, d'autres fois elles sont soigneusement rangées. L'exemple le plus parfait en est fourni dans la même région par la nécropole de Barki, curieux ensemble funéraire comprenant quatre tombes d'adultes, cinq d'adolescents, dix sept d'enfants, qui s'organisent de part et d'autre d'un lit cendrex sur lequel furent retrouvés les restes fragmentés d'un sujet jeune, inhumé sur le dos et dont la tête reposait sur une petite dalle de grès ocrée (Gauthier 1969). S'agit-il du témoignage d'un sacrifice humain ? C'est vraisemblable vu la présence près du squelette d'un fer de hache, et surtout d'une borne de granit dite *guaw-gayo* "pierre borne" qui signale la tombe d'un individu décédé de mort violente, ou bien l'endroit où il a été tué. Dans un autre site, à Bibémi, dans le niveau supérieur du cimetière qui en comptait trois, une importante urne était flanquée à hauteur de son ouverture de deux squelettes disposés tête-bêche, repliés en décubitus latéral gauche (Gauthier 1969). Ils reposaient ainsi sur les pierres noircies de deux foyers. Les fragments de crânes étaient posés sur des dalles plates non brûlées. Plusieurs restes de squelettes gisant ainsi à même le sol ont été repérés dans diverses nécropoles fali. Il n'a pas toujours été possible de déterminer avec exactitude la position d'inhumation. Ils ont en commun de reposer chaque fois sur des restes de foyers situés au niveau de la fermeture de la jarre inférieure, ce qui laisse supposer que ce type d'inhumation a été pratiqué en même temps que la mise en place de la tombe en urnes à laquelle ou auxquelles il(s) paraissent rattachés.

Il n'existe aucune différence essentielle entre les tombes masculines et féminines, mélangées dans tous les niveaux des gisements, à quelques exceptions près ; deux macarons en applique pour certaines sépultures féminines de Dolu Koptu, trois incisions ou trois barettes parallèles en relief pour d'autres tombes masculines de la même nécropole.

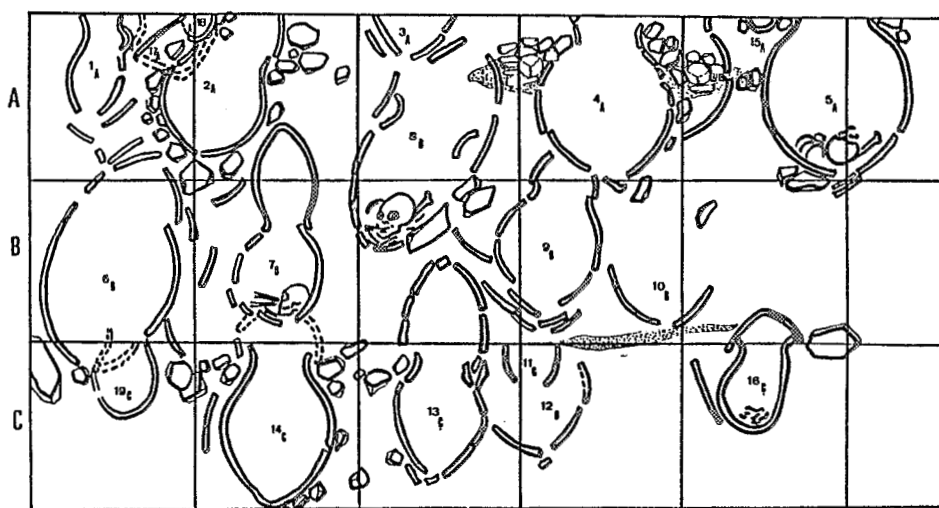
On trouve sur un même site des tombes d'adultes et d'enfants dont certains n'ont pas dépassé 1 à 2 ans.

Partout de nombreuses tombes ont été réutilisées, soit pour réintroduire un nouveau cadavre, soit pour abriter des ossements issus de différentes réductions. L'étude de plusieurs cimetières a montré que les urnes étaient souvent installées au détriment d'urnes plus anciennes qu'on n'hésitait pas à briser pour établir une nouvelle tombe. Bibémi et Dolu Koptu (Gauthier) en sont des exemples très démonstratifs.

La présence dans une même jarre-cercueil de deux squelettes est relativement fréquente. Le premier, tassé au fond de l'urne, a le plus souvent été écrasé par la mise en place du second cadavre. Parfois, une petite fosse aménagée contre la paroi de l'urne inférieure recèle les ossements trop encombrants du premier occupant. Dans d'autres cas, ce sont les contenus de plusieurs tombes qui sont rassemblés. Ainsi, une seule jarre contenait des restes fragmentaires correspondant au moins à quatre cadavres d'adultes (dont quatre mandibules) plus ceux, complets, d'un sujet adolescent.



Plan d'une fraction de la nécropole de Bibémi.



Coupe schématique de la fraction fouillée de la nécropole de Bibémi.

1 à 19 : urnes funéraires en place ; A - C : niveaux stratigraphiques ; a - r : carrés de fouille 1961.

L'examen de deux squelettes en place dans les nécropoles de Dolu Koptu et de Dolu Tibinta - "montagne des Boswelias" montre, en outre, des bris d'articulation volontaires. En effet, dans les deux cas, les épiphyses humérales ont été franchement coupées pour faire pénétrer le cadavre à l'intérieur d'une jarre trop étroite.

Selon les derniers résultats des fouilles effectuées en particulier par Jean Rapp¹ sur le Kangou, à You, les tombes en urnes, très proches du type sao, sont très fréquentes en pays fali. Elles correspondent au genre de sépulture utilisé entre la période de peuplement ngomna récent (type 2) et le falien pré-actuel. A défaut de datations physico-chimiques, l'étude des généalogies locales et des traditions orales incite à les attribuer à une période comprise entre la fin du XVI^{ème} et le début du XIX^{ème} siècle où elles seraient maintenues quelque temps en concurrence avec le tombeau fali actuel. Il reste à savoir comment, sous quelles influences, et pourquoi se sont produits les changements.



*Sondage dans la nécropole Ngomna São de You (Kangou)
XVII-XIX^{ème} siècle. Fouilles J. Rapp, 1990.*

¹ J. Rapp - Compte-Rendu des Recherches Archéologiques en pays Kangou, 1992. Travaux et Mémoires du GDR 0892 CNRS - Laboratoire d'Anthropologie, Bordeaux.

3. Sépultures et rites funéraires actuels

Les sépultures actuelles -gébu- se différencient des précédentes par leur architecture, le mode d'inhumation du cadavre et par les conditions de leur utilisation en tant que sépultures primaires et sépultures secondaires.

Voyons-en d'abord "l'architecture" ou, peut-être mieux, la morphologie. La tombe gébu se présente comme un caveau d'allure tronconique à l'ouverture étroite (de l'ordre de 0,40 m). Elle est creusée par les forgerons à l'aide d'un bâton à fouir, dans un sol choisi assez dur, de façon à ce que la paroi du puits réalisé puisse être solide jusqu'à une profondeur de 2 m environ.

Après l'introduction du cadavre, l'ouverture du caveau est obturée à l'aide d'une poterie hémisphérique djandju -convexité vers l'intérieur. Elle-même est recouverte d'un tertre de terre, entouré d'un cercle de pierres. En surface elle affecte donc la forme d'un petit monticule de 0,40 à 0,60 m de hauteur, d'un diamètre approximatif de 1,20 m. Parfois, l'arc du défunt est planté au sommet, sur lequel sont aussi déposées sa natte et une poterie -kinegu- contenant de la bière de mil.

Le cadavre est enseveli, assis, enveloppé de bandelettes de coton et de lanières de peau de bœuf, les bras projetés en avant, la tête enfermée dans la dépouille d'un cabri sacrifié pour la circonstance. Pendant trois ans au moins pour un homme, quatre ans pour une femme, il demeurera ainsi jusqu'à sa complète minéralisation. Puis la tombe est ouverte, le crâne prélevé, nettoyé, purifié des mauvais esprits -diwo- et enfermé dans une poterie du genre marmite pe leka. Les autres ossements demeurent sur place dans la tombe que l'on referme tant bien que mal, et le plus proche parent mâle en ligne directe (ou à défaut le plus proche collatéral) cache la poterie dans des rochers ou bien l'enterre secrètement à proximité de son propre sanctuaire clanique. Il existe donc maintenant chez les Fali deux types de sépultures :

- l'une avec caveau, où s'accomplit la décomposition du cadavre, et dans laquelle, après "l'exhumation du crâne" (butta o), le squelette du corps est abandonné ;
- l'autre, "cachée", est une urne-reliquaire qui contient le crâne du défunt, et elle est, sinon l'objet d'un culte véritable, du moins celui fréquent des sollicitations des vivants¹.

Les rites funéraires étant décrits ailleurs (Lebeuf 1938, Gauthier 1965, 1988, 1992), seules seront rappelées quelques données sur la notion d'âme et de survie dans la mesure où elles éclairent ses pratiques touchant à la sépulture et au prélèvement des crânes en particulier.

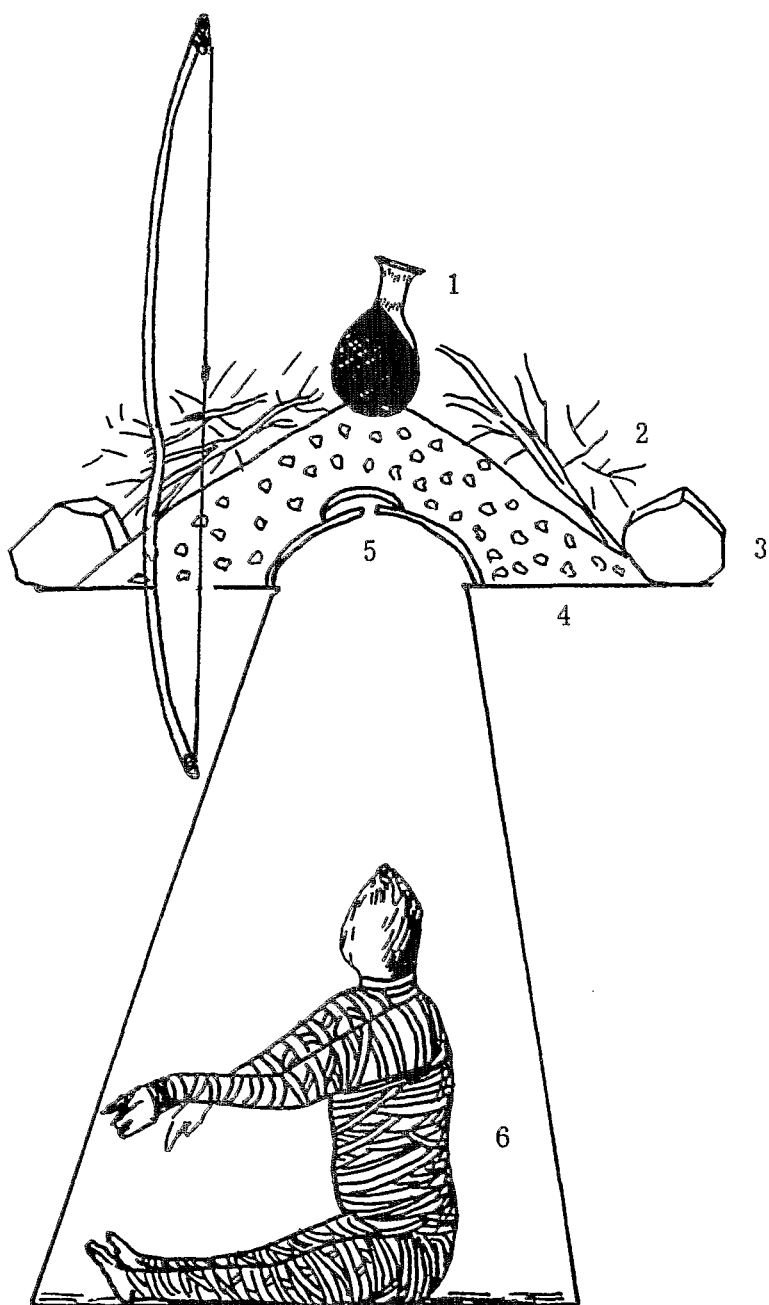
¹ Cette dichotomie avait déjà été signalée par les premiers observateurs allemands. Elle avait fait l'objet d'une brève note dans le rapport du Résident de l'Adamawa, von Strümpel en 1904, qui signalait aussi le dépôt avec le crâne "d'un os du bras" ... fait que l'on n'a pas pu vérifier depuis.



*Confection du mannequin remplaçant le cadavre absent
lors des funérailles (Ngoutchoumi 1963)*



Mise au tombeau. Ngoutchoumi 1980



*Coupe schématique d'un tombeau fali actuel (1992)
Région de Ngoutchoumi-Ram*

Notion d'âme et de survie

Indépendamment des marques d'affection et de respect, et des rites purificateurs et prophylactiques, les soins apportés au cadavre ont pour objet essentiel de protéger l'âme du défunt (*d jum d jum*).

Durant la vie, l'âme et le corps (*i shu pi*) ne font qu'un au sein d'une entité invisible et autonome appelée *muf tum*. Elle rassemble le corps, assemblage cohérent de parties matérielles, et l'âme composée, quant à elle, de trois éléments liés durant la vie : "le souffle de Dieu" (*hyamta faw*), principe vital enfermé dans la poitrine, "la pensée" (*gumji*) et "le savoir" (*sumti*), qui résident dans le crâne. Les rites funéraires doivent d'abord protéger cette espèce de "trinité", et favoriser ensuite son voyage vers le séjour souterrain (*hymni gébu*) des Ancêtres sacralisés, afin qu'elle y devienne le moteur de la réincarnation et de la résurrection.

En effet, tout individu, à un moment optimal de son existence, fait un rêve érotique (*dolom oïtité*). Par ce rêve, il reproduit l'image de son propre corps dans le séjour souterrain des Ancêtres. Après la mort, l'âme quitte le corps pour rejoindre cette image et, quand le souffle vital conduit par la pensée et le savoir réalise cette union, se constitue l'unité *muf tum* qui est celle de la vie.

Trois ans après le décès pour un homme, quatre pour une femme, l'exhumation du crâne (*butta ao*) marque le passage du mort au rang d'ancêtre. Désormais la pensée et le savoir pourront revenir habiter le crâne quand ils seront sollicités et l'ancêtre pourra lui-même se manifester par le truchement du masque, *Tiwot Manu*.

C'est pourquoi les Fali attachent tant d'importance aux sépultures secondaires et aux crânes, dont certains conservés à l'intérieur des enclos sacrés claniques sont ceux de chefs ennemis tués au combat, de la pensée et du savoir desquels on peut ainsi profiter. On comprendra aussi qu'une dalle de pierre, dressée à l'intérieur des jarres-cercueils, ait jadis remplacé le cadavre absent, comme aujourd'hui un mannequin lui est substitué lorsqu'il ne peut être présent lors des funérailles.

Le prélèvement des crânes est une coutume assez répandue au Cameroun, mais contrairement à ce qu'a pu observer F. Dumas-Champion dans d'autres ethnies voisines, elle n'est pas à mettre en relation avec des rites de circoncision. Les Fali ne sont pas circoncis. Au contraire, si l'on en croit quelques représentations sexuelles de la période des sépultures en jarres, il semble que l'excision et la circoncision pratiquées alors aient cessé de l'être à l'apparition des sépultures secondaires.



*Crâne-trophée d'un ennemi tué au combat
XVIIIème ou première moitié du XIXème siècle.
Ngoutchoumi, dépôt sacré des Kumbandj, 1963*

CONCLUSION

Les rapports entre ce que laisse percevoir l'archéologie et ce que révèle l'observation ethnologique sont bien minces en réalité. Le passage de la tombe en urne de type sao au caveau actuel s'est effectué sur deux ou trois générations mais ceci n'éclaire pas l'origine du changement. L'apparition des sépultures secondaires, dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, leur raison d'être liée aux croyances des Fali sur la mort constituent néanmoins une véritable révolution culturelle. Dans le massif de Tinguelin, où se situe l'un des plus importants groupements fali, on attribue aux "Vieux Rouges" (**Bant Tshalo**) la responsabilité de ces transformations. Leurs descendants qui constituent une partie de l'aristocratie fali actuelle, affirment n'avoir jamais enterré leurs morts dans des jarres et avoir remplacé les figurations humaines des ancêtres par des pierres polies ou par des effigies en bois dont le façonnage, lors de la fête du mort, se serait maintenu jusqu'à une époque récente (1950). La tradition orale peule de Rey Bouba fait allusion, vers l'époque mentionnée, du départ, depuis sa région "d'un groupe humain" vers le pays fali. Une autre tradition le fait parvenir au nord ouest de Dembo, à Timpil où des traces de leur présence ont été mises en évidence (Eldridge, Gauthier).

Qui étaient ces "Rouges", appelés encore "Ceux de la guerre" (**Ni Booli**) ? Etaient-ils apparentés aux Mboum ou aux Lakka ? Ont-ils mis fin à l'influence culturelle sao ou bien celle-ci s'est-elle perpétuée à travers des éléments des rites funéraires ? Il est bien difficile de se prononcer à cet égard.

CNRS, UMR 9935, Paris, France

BIBLIOGRAPHIE

- DAVID N.C., 1968. *Archeological reconnaissance in Cameroon*, Expedition X, 3, Univ. Pensylv. : 21-31.
- DAVID N.C., 1971. Recherches archéologiques dans la vallée de la Bénoué (1967-1971), *Revue Camerounaise d'Histoire*, n° 1, Yaoundé : 206-212.
- ELDRIDGE M., 1979. *Le peuplement de la Haute-Bénoué*, Travaux et Documents de la RCP 395 CNRS, Lab. d'Anthropologie, Univ. Bordeaux I.
- FRÉLICH J.C., 1968. *Les montagnards paléonégritiques*, Paris, ORSTOM & Berger-Levrault, 267 p.
- GARINE de I., 1976. *Alimentation et Culture*, IEDES Recherches, Univ. Paris I.
- GAUTHIER J.G., 1969. *Note sur l'histoire des Bant Tsalo*, AFREC, Inst. d'Ethno., Fac. Lettres Bordeaux I.
- GAUTHIER J.G., 1969. *Les Fali de Ngoutchoumi, montagnards du Nord-Cameroun*, Anthropological Publications, Oosterhout, Pays-Bas, 272 p.

- GAUTHIER J.G., 1971. *Recherches sur la préhistoire en pays fali*, Thèse de Doctorat d'Etat, Bordeaux I.
- GAUTHIER J.G., 1979. *Archéologie du pays fali, Nord-Cameroun*, Éd. du CNRS, Paris, 183 p.
- GAUTHIER J.G., 1988. *Les chemins du Mythe : essai sur le savoir et la religion des Fali du Nord-Cameroun*, Préface Yves Coppens, CNRS, Paris, 364 p.
- GUILMAIN-GAUTHIER Ch., 1982. Organisation et vie familiale chez les Fali du Nord Cameroun. Thèse de 3^o cycle, in *Travaux et Documents de la RCP 395* du CNRS, Lab. Anthropol., Bordeaux.
- LAGRAVE G. P., 1961. *Histoire du Cameroun, de la préhistoire au 1er Janvier 1960*, Ministère de l'Education Nationale, Yaoundé.
- LEBEUF J.P., 1945. *Quand l'or était vivant*, Aventures au Tchad, Paris, J. Susse.
- LEBEUF J.P., 1961. *L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun septentrional, technologie, sociologie, mythologie, symbolisme*, Paris, Hachette (bibliothèque des Guides Bleus), 608 p.
- LECOQ, 1933. *Rapport sur l'agriculture des Fali*, Arch. Subdivision de Garoua, Yaoundé.
- RAPP J., WANGERMEZ J. & J.G. GAUTHIER, 1964. Caractères ostéologiques des Ancêtres des Fali : restes humains de la nécropole de Hou-Ngoutchoumi, Soc. Linnéenne de Bordeaux.
- RAPP J., 1992. *Compte-rendu des Recherches Archéologiques en pays Kangou*, *Travaux et mémoires du GDR 0892* CNRS, Lab. d'Anthropologie.